

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Nuits au Bivouac

Dernièrement, commença le lieutenant Olski, à qui c'était le tour de parler, dernièrement, nous étions restés près de trois jours sans le plus petit morceau à nous mettre sous la dent. Grâce à vous et aux cosaques, toute la contrée avait été nettoyée, ... vidée comme ma poche, ... et malheureusement, on ne nous envoie pas fourrager, nous autres de la grosse cavalerie. Que faire? Notre appétit était d'autant plus stimulé que nous entendions, au delà des lignes françaises, le mugissement harmonieux d'un bœuf, auquel un plaintif écho répondait dans mon estomac vide.

Tout en songeant au néant des choses d'ici-bas, je m'étendis sur mon manteau et me mis à manger un biscuit, tellement couvert de moisissure qu'on eût pu étudier dessus la botanique, et si dur, avec cela, qu'il eût fallu une baguette de fusil pour le faire descendre dans le gosier. Tout à coup, une idée géniale traversa mon cerveau. Aussitôt, j'eus le pied dans l'étrier et partis.

—Où vas-tu? me demanda-t-on.

—Tout droit!

—Mais encore?

—Vaincre ou mourir! répliquai-je d'un ton tragique. J'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval, qui partit comme une flèche, et disparus en un instant aux regards de mes camarades étonnés. On me croyait perdu. Après avoir traversé au grand galop les lignes russes, je liai à mon sabre un mouchoir qui avait été blanc dans sa jeunesse, et continuai mon chemin au trot.

—Qui vive? me cria-t-on d'un piquet ennemi.

—Parlementaire russe! répondis-je.

—Halte-là!

Un sous-officier vint à ma rencontre, pistolet au poing.

—Que venez-vous faire ici?

—Je viens parler au commandant du corps.

—Pourquoi êtes-vous venu sans trompette?

—Il a été tué.

On me banda les yeux, et l'on me conduisit à pied; trois minutes après, je reconnaisais à l'odeur que j'approchais de la cantine des officiers.

"Bon signe! pensai-je. J'ai de la chance, j'arrive juste pour dîner."

On m'enleva le bandeau, et je me trouvai en compagnie d'un colonel et de huit officiers français de chasseurs à cheval.

Je suis loin d'être timide.

—Messieurs, leur dis-je, tout en saluant d'un air dégagé, je n'ai rien mangé depuis près de trois jours, et comme je sais que vous avez tout en abondance, j'ai résolu de m'en remettre, selon la coutume chevaleresque à la générosité de l'ennemi, et je suis venu vous demander à dîner. Je suis persuadé que les Français n'abuseront pas de ma situation et ne me feront pas payer cette plaisanterie de ma liberté. Quel profit la France retirerait-elle de la capture d'un simple lieutenant de cavalerie, elle qui ne connaît de victoires que celles qui se remportent à la pointe de l'épée!

Je ne m'étais pas trompé; mon audace plut extraordinairement aux Français. Ils banquetèrent avec moi jusqu'au soir, remplirent mon portemanteau de vivres de toutes sortes et nous nous séparâmes bons amis, nous promettant bien, à la première rencontre, de nous fendre la tête avec le plus grand plaisir.

—Tenez, dit Metschine à son tour, je vais vous raconter un épisode de ma vie, qui pourra te servir de leçon, mon cher Lidine, si tant est que des amoureux soient capables de tirer une leçon de l'expérience d'autrui. Pour vous autres, camarades, j'ajouterais qu'il s'agit de l'histoire du médaillon dont depuis longtemps déjà je vous promets le récit. Écoutez donc!

Deux ans avant la campagne, la princesse Sophie S... enchaînait tous les cœurs et faisait braquer sur elle toutes les jorquettes de Pétersbourg; à l'heure de sa promenade, la Perspective de la Néva regorgeait de ses adorateurs; les recettes des théâtres étaient énormes, quand elle honorait la représentation de sa présence, et, dans les bals, il fallait littéralement se faire écraser par la foule pour être admis à la contempler, que dirai-je? quand il s'agissait d'obtenir d'elle une danse. La curiosité me poussa à la voir de plus près; un sentiment d'amour-propre m'incita à chercher à attirer sur moi l'attention de Sophie, et son amabilité, son esprit et sa bonté m'enchantèrent aussitôt. On dit, d'ailleurs, et je le crois, que l'amour ne vient jamais que porté sur les ailes de l'espérance, et ce n'était point sans raison que je m'amourachais de la princesse. Vous savez, mes amis, que la nature m'a doté de violentes passions, sous l'influence desquelles, si rien ne les contrarie, je me laisse aller au complet ravissement, mais que, en cas d'insuccès, j'en arrive à la fureur, au désespoir. Représentez-vous

donc quelle fut ma félicité, lorsque je pus me convaincre que la princesse avait, de son côté, quelque inclination pour ma personne. Je fis des rêves absolument idylliques; il me parut insupportable de vivre seul, d'autant plus que les parents de Sophie m'accueillaient avec une faveur marquée.

Je vivais alors avec mon premier et mon meilleur ami, le major retraité Wladow, un homme de nobles principes et d'un caractère violent, mais d'un jugement froid et sûr.

—Tu es un sot, me dit-il plus d'une fois à l'occasion de mes démonstrations d'enthousiasme, tu es un sot d'aller chercher une fiancée dans ce monde aux dehors étincelants. Le père de la princesse a plus de dettes et de besoins que d'argent, et ton patrimoine ne suffira pas longtemps pour une femme habituée au luxe. Tu répondras à cela:—Elle n'a que dix-sept ans; il est possible de lui faire partager mes vues en matière d'économie domestique.—Mais aussi que de préjugés n'a-t-elle pas puisés dès la plus tendre enfance!—Baste! rien n'est impossible à l'amour, dis-tu encore.—Mais qui te garantit que la cause des soupirs de la princesse est véritablement l'amour et non pas son corset trop étroit, que c'est pour toi qu'elle te regarde dans les yeux et non pour s'y mirer elle-même? Crois-moi, à l'instant où elle te parle si tendrement des joies tranquilles de la vie domestique, ses pensées sont ailleurs; elle songe à son premier chapeau, à la calèche à roues blanches avec laquelle elle ira faire montre de ses toilettes dans Ekaterinhof, ou encore à un nouveau châle qu'elle te forcera d'aller voir avec elle, malgré ton horreur pour ces sortes de visites. Mon ami, je sais ton cœur capable de se laisser séduire par tous ces riens troupeurs, —et dans la princesse je vois une femme aimable et ravissante, qui aime à vivre dans le monde, mais qui fera difficilement le sacrifice d'un cotillon; que sera-ce si jamais il lui faut renoncer aux plaisirs de la vie de la capitale, quand le besoin d'économies ou les obligations de ta charge t'appelleront en province à la tête de ta compagnie? Après les reproches, vois-tu, vien-t-elle l'indifférence, et alors, adieu bonheur!

Je me moquais de ses paroles, je continuais de chercher des preuves de l'inclination de Sophie, et, chaque jour, je découvrais en elle des qualités nouvelles: ma passion ne cessait de grandir.

Je sollicitais vivement une explication; je voulais que la princesse aimât en moi non l'uniforme, non l'élégant danseur, non l'aimable causeur, je voulais qu'elle m'aimât pour moi-même sans tous ces avantages extérieurs.

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à *L'Ami du Lecteur*. Le prix de l'abonnement n'est que de 25 cent's pour toutes places au Canada et aux États-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 143.